

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

Ib et la petite Christine

I

Tout près de la Gudenaa, belle et claire rivière qui arrose le Jutland du Nord, se trouve, sur la lisière de la forêt de Silkeborg, une étendue de terrain se relevant en dos d'âne comme un rempart, à laquelle on donne le nom d'Aasen. On y voit une petite habitation de paysans entourée d'un peu de terre arable bien maigre. A travers le seigle et l'orge clairsemés on aperçoit le sol sablonneux.

Les braves gens qui y demeuraient, il y a de cela nombre d'années, cultivaient eux-mêmes leur petit champ. Ils n'avaient, à vrai dire, que trois brebis, un porc et deux bœufs ; mais cela leur suffisait parce qu'ils savaient se contenter de peu. Ils auraient pu y joindre un attelage de chevaux ; mais ils disaient, comme d'autres : "Le cheval mange ce qu'il gagne" ; et ils s'en passaient.

Jeppe Jaens — c'était le nom du paysan — travaillait l'été aux champs. L'hiver, il faisait chez lui des sabots. Il avait la main prompte et habile ; mais comme la besogne de manquait pas, il avait pris un aide qui s'entendait aussi bien que lui au métier. Les paysans et les paysannes aimaient à se faire chausser chez lui. Ses sabots avaient plus d'œil et de solidité que ceux qu'on achetait à la ville voisine de Randers. Il taillait aussi des cuillers à pot qui se vendaient bien. L'argent ne faisait pas défaut, et Jeppe Jaens passait pour un homme à son aise.

Il n'avait qu'un enfant, le petit Ib, qui venait d'atteindre sa septième année à l'époque où commence ce récit. Ib entraînait volontiers dans l'atelier ; et, les mains dans ses poches, l'œil attentif, il allait de son père à l'apprenti, les regardant travailler tous deux avec intérêt. Quelquefois il essayait à faire comme eux, coupant un morceau de bois et se coupant aussi les doigts, mais ne pleurant point pour un peu de sang qui coulait. Un jour, il tailla tout seul deux jolis petits sabots qu'il voulait, disait-il, donner en cadeau à la petite Christine.

Christine était la petite fille du passeur. Elle était toute délicate, toute mignonne, et toujours si gentiment mise, qu'on l'aurait prise pour l'enfant de gens riches. Personne n'eût dit qu'elle n'habitait qu'une cabane en tourbe dans la lande. Son père était veuf. Il gagnait sa vie à transporter sur sa barque à la ville le bois à brûler que les bûcherons coupaient dans la forêt. Comme il n'avait personne qui pût surveiller sa petite Christine, il la gar-

daît avec lui dans sa barque, ou, s'il allait dans la forêt, la laissait cueillir sous ses yeux des fleurettes et des myrtilles. Quand il poussait jusqu'à Randers ou jusqu'à Silkeborg, il la conduisait chez Jeppe Jaens, de l'autre côté de la lande.

Christine, qui avait un an de moins que le petit Ib, était ainsi devenue sa compagne. Les deux enfants s'amusaient ensemble, partageant leur pain et leurs jeux, courant, sautant, faisant des trous dans le sable, grimpant partout, allant et venant autour de la maison du sabotier. Un jour même ils se risquèrent à escalader le dos d'âne du terrain, et ils entrèrent courageusement tout seuls dans le bois ; ils y trouvèrent des œufs de bécasse, et ce fut une grande joie et un événement dont on parla longtemps.

Ib n'avait jamais été à l'autre bout de la lande ; il n'avait jamais navigué jusqu'à Gudenaa. Aussi jugez de son ravissement quand, un matin, le passeur parla de l'emmener avec Christine pour leur faire voir la rivière et le pays. Les deux enfants furent juchés dans la barque tout en haut sur les fagots, et c'était plaisir de les voir ouvrir de grands yeux et dévorer à belles dents leur pain et leurs myrtilles. Le passeur et son compagnon poussaient la barque avec leurs gaffes ; et, comme ils suivaient le courant, ils filaient rapidement à travers les lacs que forme la rivière bordée de saules et de bouquets d'arbres, qui se miraient dans l'eau, si serrés les uns contre les autres que l'on ne pouvait voir à travers leur épais rideau. Il y avait pourtant des éclaircies, là où les vieilles futaies, courbées comme des centaines, se penchaient sur le miroir liquide, tandis que les chênes séculaires étendaient leurs branches dépouillées d'écorces comme s'ils avaient retroussé leurs manches pour montrer leurs bras nouveaux et nus. Ailleurs des aunes tombés sous l'effort du courant, qui en rongant la rive avait mis à nu leurs racines, se couchaient de leur long sur la nappe transparente et ressemblaient de loin à des îlots.

Il y avait aussi des glaïeuls qui se balançaient coquettement, des nénuphars à larges feuilles nageant paisiblement ; et, à mesure que la barque avançait, le clapotis des petites vagues jaisait comme des ondines babillardes. Oh ! c'était un voyage délicieux. A la fin, on arriva au barrage où l'on prenait les anguilles et où l'eau se précipitait, bouillonnante, écumante, bruyante, en passant par les vanes entr'ouvertes des écluses. Ib et Chris-

tine étaient émerveillés. Jamais ils n'avaient vu un aussi beau spectacle.

En ce temps, il n'y avait en cet endroit, ni usines, ni village, ni maisons ; on n'y voyait que la vieille écluse qui se mouvait à bras d'hommes, et il fallait plusieurs personnes pour la fermer ou pour l'ouvrir. La chute de l'eau et les cris des canards sauvages étaient les seuls bruits qui y troublaient le silence de la nature.

Le bois déchargé, le passeur acheta un plein panier d'anguilles et un cochon de lait fraîchement tué. On mit le tout dans la barque, et on s'en retourna en remon- tant le courant.

Le vent était favorable, les voiles s'enflaient docilement, et l'on aurait cru qu'il y avait sur le rivage deux forts chevaux qui hâlaient l'embarcation.

On traversa ainsi le bois, et quand on fut arrivé à l'endroit où l'aide descendait d'ordinaire pour regagner sa demeure qui n'était pas loin de là, le passeur mit pied à terre avec lui. Ils amarrèrent solidement la barque au rivage, et le père de Christine recommanda aux enfants de se tenir bien tranquilles. Après quoi ils s'en allèrent.

Mais Ib et Christine étaient curieux. Ils voulurent voir ce qu'il y avait dans le panier, laisser glisser les anguilles entre leurs doigts et tirer la queue du petit cochon de lait ou lui ouvrir les yeux.

Pour le regarder de plus près, Christine le prit sur ses genoux ; mais il perdit l'équilibre, échappa des mains de la petite fille, et tomba dans l'eau. Le courant l'emporta. Ce fut une grave affaire !

Ib, saisi de peur, sauta à terre et prit ses jambes à son cou. Christine le suivait de près.

— Emmène moi ! criait-elle.

Et voilà les deux enfants fuyant vers la forêt, où ils disparurent.

II

Bientôt la barque et la rivière s'évanouirent à leurs yeux. Ils coururent encore quelque temps ; puis Christine tomba et se mit à pleurer. Ib la ramassa.

— Viens donc ! dit-il, notre maison est par là-bas.

Mais il se trompait : il n'y avait pas du tout de maison de ce côté.

Ils vont, ils vont toujours. Les feuilles sèches et les branches mortes craquent sous leurs pieds.

Tout à coup, ils entendent des voix d'hommes et s'arrêtent pour les écouter. Mais au même moment retentit un affreux cri d'aigle qui les fait frissonner d'épouvante. Ils reprennent leur fuite.

C'est maintenant que l'on devrait s'abonner à *L'Ami du Lecteur*. Le prix de l'abonnement n'est que de 25 cents pour toutes places au Canada et aux Etats-Unis. On trouve dans ce journal de la bonne littérature pour les familles, des renseignements utiles et des idées pratiques. Voir la liste des Primes à la page 79.